

Il serait trop long d'énumérer tous les cadeaux qu'on nous fit au début.

Le soir de la palabre où fut traitée la question de notre résidence à Toma, comme nous rentrions au campement, il nous fallut descendre vingt fois de bicyclette pour accepter, de l'un dix cauris, de l'autre vingt, d'un troisième une poule, puis des oeufs, du miel, du tabac... et des poignées de mains innombrables.

Voilà le côté bon enfant.

* * *

Où les choses commencent à se gâter, c'est autour des cruches de *yo* (bière de mil).

Il est triste de voir ce que deviennent nos pauvres indigènes sous l'influence du liquide fermenté. La beuverie quotidienne commence joyeusement au milieu du jour et se termine au coucher du soleil. Hommes et femmes, pêle-mêle, sirotent la boisson nationale, sur toutes les places du village ou dans les cases. Bientôt les têtes s'échauffent, la diapason des voix monte, les rixes éclatent.

“ Les Sans ne valent rien quand il ont bu ! ” disent les garde-cerces. Si bien qu'on dut interdire la fabrication du *yo* sur le passage du gouverneur, au printemps dernier. Que n'était-il en notre pouvoir de l'interdire durant nos constructions ! L'après-midi nous n'avions, le plus souvent, qu'à regarder sécher nos murs, pendant que le village présentait l'aspect d'une bruyante guinguette.

Il n'y a qu'une époque où les gens redeviennent sérieux : c'est au moment de l'hivernage et des cultures. Alors,